

PARC DE L'ARTILLERIE

# Les travailleurs de l' Arsenal de Québec

1879 - 1964

Photos et témoignages



*Chacun* **À SON POSTE**

A.P.C.



Parcs  
Canada

Parks  
Canada

# Les travailleurs de l'Arsenal de Québec

1879 - 1964

Cette brochure est le résultat d'entrevues effectuées auprès des anciens employés de l'Arsenal, et de recherches menées dans les dossiers du ministère de la Milice et de la Défense conservés aux Archives publiques du Canada. La brochure a été préparée par la section de Recherche historique de Parcs Canada.

# Avant - propos

---

Le visiteur qui passe l'enceinte du Parc de l'Artillerie risque fort d'être dérouté par l'impression que dégage l'ensemble des bâtiments. Les longues façades de brique rouge ou de pierre grise, les fenêtres noircies par la fumée, les tuyaux qui courent un peu partout, rien dans ces lieux n'évoque le souvenir de personnages ou de faits dignes de nos manuels d'histoire.



Le Parc de  
l'Artillerie.  
1975  
Photo: Collection  
Parcs Canada

Cependant, le Parc de l'Artillerie constitue un ensemble architectural témoignant de deux siècles d'occupation civile, militaire et industrielle. Bien que la construction de certains bâtiments remonte à l'époque de l'intendant Bigot (1748-1760), la grande majorité d'entre eux subirent d'importantes transformations et portent les marques de la dernière période d'occupation, période essentiellement industrielle.

D'abord à vocation résidentielle, le secteur de l'actuel Parc de l'Artillerie connut ses premiers grands changements en 1749, lorsqu'on y entreprit la construction des Nouvelles Casernes. Cet imposant édifice long de 525 pieds devait servir, avec la redoute Dauphine, de logement pour les membres des Compagnies franches de la Marine. Au lendemain de la Conquête, les troupes britanniques remplacèrent des compagnies françaises et le Parc de l'Artillerie vit les soldats du *Royal Artillery* y établir leurs quartiers jusqu'en 1871. Huit ans plus tard, le gouvernement canadien choisit la ville de Québec, et plus particulièrement les bâtiments du Parc de l'Ar-

Groupe d'employés  
de la section des obus.  
1917  
Photo: Collection  
privée



tillerie, pour y établir la première fabrique de munitions du pays, donnant ainsi une vocation industrielle au quartier de la côte du Palais.

Ainsi, pendant plus de 80 ans, les vieux murs firent écho au vacarme des presses et des poinçonneuses qui s'abattaient sur le métal. Pendant plus de 80 ans, on vit les longues fenêtres recouvertes de suie s'éclairer subitement lorsqu'une coulée de cuivre ou de fonte sortait d'une fournaise. Mais surtout, pendant plus de 80 ans, des centaines d'ouvriers et d'ouvrières franchirent chaque matin l'entrée du Parc de l'Artillerie afin d'y gagner leur pain.

S'il est vrai que les grandes réalisations technologiques ou industrielles sont faites de pierre, de béton et d'acier, il demeure qu'elles témoignent également de la sueur, de la douleur, de l'effort et parfois du sang des ouvriers qui ont contribué à leur édification.

« Nous dédions cette brochure à tous les anciens employés de l'arsenal. »

# Notes chronologiques

---

- 1879 Le 22 décembre 1879, un décret du Conseil des ministres autorisait la création de la Cartoucherie de Québec. Cette décision découlait des difficultés que rencontrait l'armée canadienne à assurer ses approvisionnements en cartouches Snider auprès de l'arsenal royal de Woolwich, en Angleterre. L'armée britannique ayant graduellement remplacé depuis 1865 la carabine Snider-Enfield par le modèle Martini-Henry, il devenait de plus en plus précaire de compter sur une source d'approvisionnement qui, à long terme, allait finir par se tarir. On décida donc d'ériger une cartoucherie nationale dans l'enceinte du Parc de l'Artillerie, laissée vacante après le départ des troupes britanniques en 1871. À cet effet, on autorisa le ministre de la Milice et de la Défense à consacrer \$35 000,00 à l'achat de machinerie en Angleterre et à la transformation des Nouvelles Casernes en usine de cartouches.
- 1880 Au printemps de 1880, le capitaine Oscar Prévost fut envoyé en Angleterre, à titre de premier surintendant, afin de se familiariser avec la fabrication de la cartouche Snider à l'arsenal de Woolwich. Par la même occasion, il se rendit à Leeds où il acheta toute la machinerie et l'outillage nécessaires à la confection de ce projectile.
- 1882 Après d'interminables essais et ajustements, la chaîne de montage se mit en branle au mois de septembre 1882. L'inauguration officielle de la Cartoucherie de Québec eut lieu le 5 octobre suivant, en présence de sir Adolphe Caron, alors titulaire du ministère de la Milice et de la Défense. À ce moment, l'usine comptait 37 employés: un chef d'atelier, un contremaître, 2 commis, 5 artisans, un machiniste, un examinateur, 2 journaliers, 23 ouvriers et un gardien. Douze employés étaient salariés tandis que les 25 autres travaillaient à la pièce. Les premiers touchaient les meilleurs salaires, recevant de \$1,00 à \$2,50 par jour selon leur compétence, alors que les ouvriers à la pièce devaient se contenter d'une rémunération quotidienne de \$0,25 à \$1,00. De toute évidence, c'étaient les 15 femmes de ce groupe qui recevaient les salaires les plus bas.
-

L'heure du dîner sur  
les plaines  
d'Abraham.  
Vers 1920

Photo: Collection  
Parcs Canada



1884

Le remplissage et l'assemblage des cartouches présentant de sérieux risques d'explosion, on entreprit en 1884 la construction d'ateliers destinés à ces opérations. Sis au pied de la Citadelle, sur les plaines d'Abraham, ces ateliers (*Cove Fields*) employèrent une importante main-d'oeuvre féminine de 1884 à 1938. Cette année-là, les bâtiments furent démolis parce que trop modestes et désuets et le personnel fut transféré dans les nouvelles installations de Valcartier.

1885

Lorsque se déclara dans l'Ouest la révolte des Métis en 1885, on décida d'augmenter la production de munitions à la Cartoucherie de Québec et d'accroître son personnel à plus de 150 personnes. L'usine fournit alors plus de 1 500 000 cartouches en deux mois.

1886

Entre 1886 et 1891, la cartoucherie produisit en moyenne 1 500 000 cartouches Snider par année. La fabrication de ce projectile requérait plus de 50 opérations différentes. Il fallait insérer dans un étui de laiton laminé une balle ayant à sa base une cavité contenant un bouchon de plomb. Sous la balle, la chambre de la cartouche contenait une charge de poudre. À la base de cette chambre, un sabot séparait l'amorce de fulminate de la charge. Lorsque le percuteur de la carabine frappait la capsule de l'amorce, le fulminate de mercure déclenchait l'explosion de la poudre, projetant ainsi la balle. On abandonna la fabrication de la cartouche Snider en 1894.

- 1887 C'est en 1887, avec la mise sur pied d'une fonderie destinée à la fabrication d'obus, que survinrent les premiers changements majeurs dans l'organisation matérielle de la Cartoucherie de Québec. Quatre différents projectiles furent coulés dans cette fonderie: le projectile plein de calibre 9, le projectile à billes de calibre 9, le projectile plein de calibre 64 et le projectile à billes de calibre 64. Au début, on importa le fer du pays de Galles mais, à partir de 1890, on utilisa de la fonte provenant de Trois-Rivières.
- 1891 La fabrication de la cartouche Martini-Henry débuta en 1891, par suite de l'achat par l'armée canadienne de carabines nécessitant ce projectile. Rappelant la forme d'une bouteille, cette cartouche contenait une charge de poudre supérieure à celle de la Snider. Sa douille, faite d'un laiton plus mince, n'était pas laminée de la même façon et sa balle était composée de plomb et d'étain et non seulement de plomb. Entre 1891 et 1895, la Cartoucherie de Québec manufactura 2 449 560 cartouches Martini-Henry.
- 1892 À partir de 1892, la machinerie fut graduellement modifiée pour produire uniquement des cartouches d'un diamètre de 0,303 pouce. La fabrication de cette cartouche était longue et compliquée. On se servait d'un alliage de cuivre et de nickel provenant de la fonderie; les lingots étaient allongés au laminoir, découpés en cercles et façonnés en godets. Ces godets subissaient cinq étirages avant d'atteindre la longueur désirée. La capsule de l'amorce fulminante était usinée en passant par la fonderie, le laminoir et la cartoucherie. La balle, à forme ogivale, suivait le même cheminement: fonte, laminage, étirage, chauffage et découpage. Elle était ensuite remplie de plomb et de nickel. Enfin, la douille, la capsule et la balle étaient transportées dans les ateliers de remplissage où l'on procédait au chargement et à l'assemblage final.
- 1895 La spécialité de la Cartoucherie de Québec devint la cartouche 303. De 1895 à 1904, l'Arsenal fabriqua 22 647 000 cartouches à balle, poudre cordite; 1 332 300 cartouches à blanc, poudre cordite; 2 317 000 cartouches à blanc, poudre noire.

- 1896 En 1896, on agrandit considérablement la fonderie. Le personnel nécessaire augmenta mais la production se limita aux obus de calibre 9. Deux ans plus tard débuta la fabrication de projectiles creux en acier ainsi que celle de projectiles destinés aux canons se chargeant par la culasse.
- 1899 Au moment de la guerre des Boërs, le nombre d'employés grimpa jusqu'à 400 personnes puis, au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce nombre se stabilisa à environ 350 employés.
- 1900 La construction du laminoir marqua le début d'une ère nouvelle en permettant une amélioration sensible de la qualité des produits. Désormais, il devenait possible de contrôler presque parfaitement l'épaisseur des lames de cuivre. On réduisait ainsi au maximum le nombre de rejets à l'inspection.
- 1901 Face à l'expansion que prenait la Cartoucherie de Québec, on décida de changer son nom en celui d'Arсенal fédéral, le 1<sup>er</sup> janvier 1901.
- 1902 Comme les Nouvelles Casernes devenaient trop exiguës, on entreprit la construction de nouveaux ateliers, dont celui de mécanique en 1902, dans le Parc de l'Artillerie. Terminé six ans plus tard, ce bâtiment

Déménagement de la  
machinerie des  
ateliers de la Côte  
du Palais.  
Vers 1964  
Photo: Collection  
Parcs Canada



ne comptait qu'un seul étage; on lui ajouta deux autres étages par la suite et c'est là que furent fabriqués les obus de gros calibre lors de la Deuxième Guerre mondiale.

- 1903 Une ancienne poudrière érigée dans le bastion Saint-Jean en 1806 fut démolie pour faire place à une fonderie de fer. Transformé en fabrique d'amorces lors de la Deuxième Guerre mondiale, ce bâtiment loge aujourd'hui le centre d'interprétation du Parc de l'Artillerie.
- 1914-1918 La production augmenta durant la Première Guerre mondiale alors que l'Arsenal fédéral employait quelque 900 personnes.
- 1915 Un appel fut lancé aux industries canadiennes pour augmenter la production. Au mois de mars, des représentants de 259 compagnies furent envoyés à l'Arsenal pour s'y renseigner sur les munitions britanniques. Au cours des neuf premiers mois de la guerre, des envoyés de 356 maisons américaines et canadiennes rendirent visite à l'Arsenal.
- 1918-1933 La fin des hostilités et la grande dépression économique entraînèrent une réduction considérable de personnel. Au cours de cette période, la liste de paye ne compta guère plus de 250 noms. À quatre ou cinq reprises, on dut même fermer les portes durant quelques semaines, faute de commandes.
- 1933 Sentant le besoin de mieux équiper l'armée canadienne et désirant soulager la misère qu'avait engendrée la grande crise économique, les autorités canadiennes entreprirent un programme de réarmement à partir de 1933.
- 1934 La période de réarmement marqua un nouveau départ pour l'Arsenal, si bien qu'on dut envisager la construction d'une usine à Valcartier. En 1934, près de 2 000 hommes s'affairèrent, à raison de \$0,20 par jour, au déboisement et au creusement de l'emplacement du nouvel arsenal.
- 1939 Complétées en 1939, les installations de Valcartier employèrent plus de 7 000 personnes. Chaque mois, on expédiait 80 000 000 de cartouches, soit environ cent fois plus qu'au cours de la Première Guerre mondiale.

- 1939-1945      Lorsqu'éclata le second conflit mondial, l'Arsenal fédéral devint le principal employeur de la région de Québec. Au plus fort des hostilités, pas moins de 14 000 personnes, dont 2 000 à la côte du Palais, y trouvèrent leur gagne-pain.
- 1940            Les installations de Valcartier s'avérant insuffisantes, on entreprit rapidement la mise sur pied, dans la périphérie de Québec, d'une troisième usine destinée surtout à la fabrication de cartouches pour armes portatives. Aménagée dans les anciens ateliers du Canadien National, l'usine de Saint-Malo fut inaugurée au mois de novembre 1940 et donna de l'emploi à plus de 4 000 personnes.
- 1945            La paix revenue, l'usine de Saint-Malo fut fermée et la production concentrée à Valcartier. Comme par ailleurs le gouvernement canadien créa une corporation de la Couronne responsable de tous les arsenaux du pays, l'Arsenal fédéral fut englobé dans les Arsenaux canadiens Ltée en 1945. Cette réorganisation administrative entraîna une baisse sensible des activités dans les ateliers de la côte du Palais, sans toutefois les faire cesser complètement.
- 1950            Les ateliers de la côte du Palais connurent un dernier regain d'activité au moment de la guerre de Corée car on y entreprit la production d'obus en grande quantité pour les troupes américaines.
- 1964            Par suite de la concentration de la production aux usines de Valcartier, les installations de la côte du Palais justifiaient de plus en plus difficilement leur utilité. Au fil des ans on déserta les bâtiments un à un et ce n'est qu'au mois de novembre 1964 que la cloche appelant les ouvriers se tut définitivement, pour le plus grand bonheur des habitants du quartier.

# Photos et témoignages

---

Les Nouvelles Casernes et la redoute Dauphine, qui avaient servi de logement aux militaires jusqu'en 1871, abritèrent après 1880 la Cartoucherie de Québec et la résidence des patrons du nouvel arsenal.



Vue sur les jardins de la redoute Dauphine.

**1914**

**Photo: Collection privée**

De 1880 à 1890, la cartoucherie fut presque entièrement logée dans les Nouvelles Casernes. Il avait fallu abattre de nombreuses cloisons, boucher quelques fenêtres et renforcer la plupart des planchers afin de donner une allure d'usine à ce qui servait à l'origine de simple logis pour militaires. Le rez-de-chaussée abritait la bouilloire et les machines nécessaires à la transmission de la force motrice, le gicleur de plomb, le fourneau, la machine à couper les bandes métalliques, le fourneau à recuire, le fourneau pour le noircissement des cercles, le réservoir d'huile, la salle de tir, l'entrepôt principal et le logis du contremaître Davis. À l'étage, on installa les machines à cartouches et les salles d'inspection. Dans le grenier se trouvaient la petite machinerie, le séchoir et un entrepôt secondaire. Quant aux caves voûtées, elles servaient vraisemblablement d'entrepôts à diverses occasions.

La redoute Dauphine devint la résidence du surintendant des ateliers de la côte du Palais. Y logèrent successivement le colonel Oscar Prévost (1880-1895), le colonel

Frédéric-Mondelet Gaudet (1895-1913), le brigadier-général Francis-D. Lafferty (1913-1919), le colonel Henry Robert Visart, comte de Bury et de Bocarmé (1920-1936) et le brigadier Antonin Thériault (1936-1957). En outre, de 1884 à 1922, le surintendant partagea cette imposante résidence avec la famille de François Hallé, le premier contremaître des ateliers de remplissage des plaines d'Abraham.



Sortie des ouvriers.

1941

Photo: A. Paquette,  
Québec

# L'atelier de remplissage et d'assemblage

---

Les ateliers de remplissage et d'assemblage des plaines d'Abraham (*Cove Fields*) présentent un intérêt particulier car ils employèrent une importante main-d'œuvre féminine. De 1884 à 1938, de cent à deux cents femmes se relayèrent pour assurer les dernières opérations d'assemblage des cartouches et des obus. Situés au pied de la Citadelle, ces ateliers avaient l'aspect d'un fort à l'indienne. Une enceinte de pieux protégeait des intrus une série de petites cabanes dont le nombre s'accrût avec les années. Entièrement construites de bois, elles étaient protégées les unes des autres par des amas de terre qui, advenant l'explosion de l'une d'elles, devaient réduire le risque d'une conflagration générale. Malgré les progrès de la technologie, on ne changea jamais le mode de fonctionnement des machines utilisées dans les ateliers des plaines. Le système de transmission de la force motrice par courroies ne céda jamais la place aux moteurs électriques. L'éclairage était cependant assuré par l'électricité depuis la fin du siècle dernier.



Vue d'ensemble de l'un des ateliers de remplissage et d'assemblage des plaines d'Abraham (*Cove Fields*).  
Janvier 1899  
Photo: Archives publiques du Canada.

*C'était immense. C'était tout en bois. Si vous étiez entré là avec des allumettes dans vos poches, un paquet de cigarettes, il y avait une table avec un tiroir, vous mettiez ça là. Pas le droit. Après ça, il fallait ôter vos chaussures, mettre des claques par-dessus vos chaussures. Il y avait des claques spéciales pour empêcher une étincelle. C'était sérieux, c'était une manufacture de munitions. C'était gardé par l'armée.*

Louis-Philippe  
Lamontagne  
1930-1944

Géraldine Parent  
1916-1938

*Des fois, on mettait nos manteaux tellement que c'était froid et on se renfermait dans les petites chambres de poudre pour se réchauffer.*



Vue d'ensemble d'un  
des ateliers de  
remplissage.  
1902  
Photo: Archives  
publiques du Canada.

Le transport de la munition d'un département à l'autre, c'est des brouettes et toutes sortes de patentes qu'il y avait. . . Comme dans notre département, sur les Cove Fields, il y avait un rail, une « track » comme on dit, puis ils faisaient marcher une petite machine. C'est comme ça qu'on s'envoyait les munitions d'un bout à l'autre.

Marquerite  
Berthiaume  
1936-1938

Ils arrivaient avec une quantité de plombs. C'était dans une grosse boîte avant qu'on les mette sur une plaquette. C'étaient des grosses boîtes. Il fallait tout faire ça dans l'avant-midi. L'après-midi ils arrivaient encore avec la même chose; c'était à répéter tous les jours. Il fallait faire ça. Si on l'avait pas fait, on se faisait disputer.

Jacqueline  
Catellier-Gagnon  
1945, 1950-1954

Pour toutes les munitions qu'on fabriquait, il fallait qu'ils fassent l'épreuve pour voir si c'était bien fait ou non. Alors ils faisaient le tir juste en haut du grand escalier. Ils tiraient de l'autre côté sur une butte, un bout de montagne, puis le monde qui était sur la Grande-Allée avait une peur bleue de ça.

Marquerite  
Berthiaume  
1936-1938

# L'homme et la machine

---

La fabrication des cartouches, qu'il s'agisse de cartouches Snider, Martini-Henry ou de calibre 0,303, nécessitait un grand nombre d'opérations, beaucoup de précision et un travail constant sur les machines.

*On faisait brûler du cuivre en « strip », en bande. On « punchait » ça puis on l'étirait. On faisait des « strips ». Quand les « strips » étaient faites, on « punchait » les « cups ». C'était pas gros. On lavait ça. On « annealait » (chauffait) ça, puis on retournait ça pour faire le premier étirage. Après il fallait retourner ça dans la chambre des fournaies pour le ramollir. On la lavait, on retournait ça au premier « draw », deuxième « draw ». Un « draw », c'était l'étirage. On retournait ça à la chambre à laver. On retournait sur le département pour faire un troisième « draw ». Après ça, on faisait la même chose, « l'annealage », on la retournait au lavage, au quatrième « draw », ainsi de suite de même. Quand c'était rendu assez long, on les « trimait ». Après ça, on envoyait ça aux Cove Fields pour faire des « caps » (capsules), poser des « caps ». Percer deux trous avant, deux petits trous dans la tête. C'était fait avec des aiguilles. C'était « punché » ça. Faire les « caps », c'était une maudite « job ». Les filles travaillaient là-dedans, ça sautait souvent. Quand ça sautait, les filles étaient peureuses. On faisait des tests, on tirait à blanc. Il y avait pas de balle dans les cartouches, rien qu'un « cap ». On mettait ça dans les machines, des fusils, on tirait avec ça pour voir si ça marchait bien. . . En premier, le « cap » était posé, ensuite on chargeait la cartouche, après on posait la balle. Une fois que la balle était posée, il n'y avait plus rien à faire. On faisait des tests de temps en temps pour voir si tout était correct. Il fallait pas avoir d'humidité. C'était capricieux.*

Rosario Grenon  
1904-1946

*Ils m'ont donné une machine et ils m'ont dit: « Tu vas remplir ces dalots-là avec des balles ». Alors on prenait les balles dans nos mains et on les mettait toutes sur le même sens et la machine les poinçonnait et ça faisait une balle. La première opération avant, c'était « carrer » la balle. Quand tu la rentrais dans cette « die »—là (la*

Alexandre Ratté  
1913-1917

*matrice) avec un « punch », dans cette machine-là, ça faisait une balle, mais pas à sa longueur. Il y avait encore une autre opération à faire.*

*Quand j'ai commencé à travailler là, il y avait des petits « trays » (plateaux) avec des trous. Je prenais les cartouches et je les plaçais debout dans le « tray ». Après ça, ç'a été des petits plombs que je rentrais dans les cartouches. J'ai fait cela sept ou huit mois et je me suis fait changer sur une machine. La machine, c'était un petit dalot qui descendait. On mettait nos balles dedans et il y avait un « punch » qui les fermait pour que le petit plomb reste dans la balle. Après cela, on m'a mis sur une autre machine qui faisait une étoile sur la cartouche et c'est là que je me suis fait prendre un pouce. La machine a arrêté et j'ai voulu ôter la balle qui était croche et le « punch » m'est arrivé sur le pouce et me l'a coupé.*

Eugène Côté  
1918-1922



Vue d'ensemble de  
la cartoucherie.  
1941  
Photo Moderne Enr.

Toute la force motrice nécessaire au fonctionnement des machines provenait d'une bouilloire que l'on chauffait au charbon. La salle des fournaies ou chambre des « boilers » était en quelque sorte le coeur de la Cartoucherie. Après la journée normale de travail, il fallait maintenir la pression minimale nécessaire.



La salle abritant la bouilloire des ateliers de remplissage sur les plaines d'Abraham.

1902

Photo: Archives publiques du Canada.

*Il y avait la chambre des « boilers », parce que tout marchait à la vapeur dans le temps, le charbon, la vapeur. Il y avait une machine qui marchait à la vapeur et tout le pouvoir partait de là pour les trois étages.*

Lucien Brousseau  
1939-1942

*J'avais été chauffeur là (aux ateliers des plaines d'Abraham). Puis moi je ne connaissais pas ça chauffer un « boiler ». . . Où est-ce qu'il y a un trou de feu, c'est là que vous envoyez votre charbon. Une « job » maudite. Puis la nuit, tout seul là-dedans. Ça aurait pu sauter puis tout.*

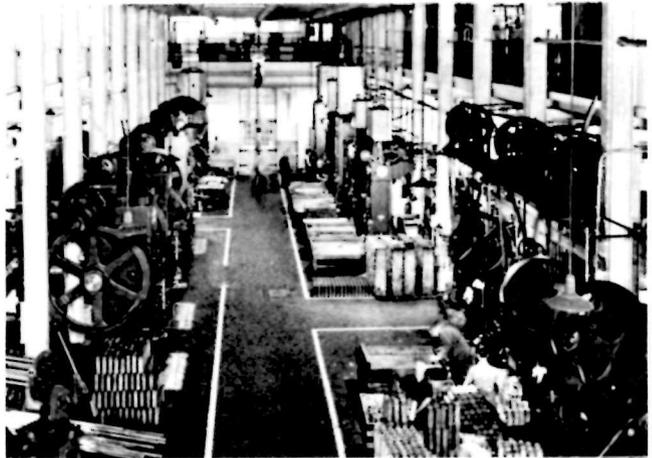
Napoléon Rousseau  
1909-1942

*On restait dans la maison quand je me suis marié. J'y ai été un an, puis on restait dans la maison sans se voir. C'était comme le soleil puis la lune. . . Bien des fois j'arrivais bien tard la nuit. Il y avait les fournaies. Il fallait y voir. Puis elle, elle faisait des heures de bureau. Quand j'arrivais des fois à onze heures, onze heures et demi, minuit. . . elle était couchée. Le lendemain moi je me levais. Le dimanche, les jours de Noël, la même chose. Il fallait travailler, il n'y avait pas de fin.*

Joseph Mecteau  
1939-1964

La période de réarmement et le début des hostilités en 1939 entraînèrent de rapides et profonds changements technologiques à l'Arsenal. Auparavant toutes les machines fonctionnaient à l'aide d'arbres de couche, de poulies et de courroies. On remplaça ce système de transmission de la force motrice par des moteurs électriques qui augmentèrent considérablement la capacité et l'autonomie des machines. On ne se contenta plus de réparer les machines défectueuses, mais on les remplaça par de nouvelles, importées surtout des États-Unis. Bon nombre de ces derniers-nés de la technologie effectuaient plusieurs opérations, épargnant ainsi temps et manipulations.

La fabrique d'obus  
de gros calibre.  
1942  
Photo Moderne Enr.



*Même s'il n'y avait qu'une machine qui marchait, toutes les machines marchaient pareil. Les machines marchaient pas, mais les roues d'engrenage marchaient. Alors si tu n'avais que deux ou trois machines qui marchaient, toute la ligne marchait. Alors, vous aviez tout ce bruit-là, en plus des bruits du fonctionnement des machines. Parce que quand la machine descendait, elle descendait sur la cartouche, puis elle la fermait. Vous pouvez vous imaginer le bruit que ça faisait quand vous aviez 30 ou 40 machines.*

Léo Bélanger  
1936-1938

*Des « contreshafts » au plafond. Toutes nos machines marchaient avec des « straps » (courroies). Quand la machine bloquait, la « strap » tombait à terre, puis il fallait prendre un bâton avec une cloche qui était faite au bout là pour rentrer la « strap » sur la poulie.*

Napoléon Rousseau  
1909-1942

# La fonderie

---

Si elle était essentielle au fonctionnement de la Cartoucherie, la fonderie n'offrait pas aux ouvriers qui y travaillaient des conditions de travail bien avantageuses. La chaleur intense, la fumée et l'équipement désuet rendaient peu enviable la situation des employés de cette section.

*La place que j'aimais pas passer c'était où y faisaient fondre l'acier. Y avait une chaleur, mon cher monsieur, qui sortait de là, je pense qu'avoir resté là j'aurais cuit. Les hommes qui travaillaient là dedans, y me faisaient penser à des hommes robots. Y avaient les jambes grosses de même, entortillées dans des couvertes, puis de la toile, y avaient des mitaines ce longueur là, larges comme ça.*

Georges Mecteau  
1914-1917



Ouvriers s'appêtant à entreprendre une coulée.  
Vers 1910  
Photo: Collection Parcs Canada

*Dans ce temps ils prenaient des chapeaux puis coupaient les rebords, vous savez, comme les casques de prisonniers. Quand j'ai commencé là, on s'achetait des pantalons de soldats en toile. On payait ça \$0,50, un « corps » de laine, \$0,75. Ça au bout de la semaine, c'était fini par la sueur. Ah! oui, c'était épouvantable. On avait des bottines de bois, les jambes entortillées avec des couvertures, puis, je vous dis, pour faire fondre le nickel en liquide, beaucoup de liquide, celui qui était au bout de la « basse », c'était final, on fondait là.*

Edmond Mecteau  
1914-1964

On avait de la misère à voir tellement qu'il y avait de la fumée. Dans ce temps-là, c'étaient des « pots ». Imaginez-vous, ils sortaient ça avec des pinces, avec des mitaines dans les mains. Ils avaient des sabots en bois dans les pieds pour sortir ça. L'été, quand il faisait chaud, les sueurs les aveuglaient. L'hiver c'était pas diable mieux. Il fallait qu'ils sortent dehors. Ils risquaient de prendre du mal. Il y en a qui ont attrapé des bronchopneumonies, des pleurésies. C'était une vie d'esclave, ils travaillaient quasiment pour rien. Ils travaillaient pour pas cher ces gars-là. . .

Louis-Philippe  
Lamontagne  
1930-1944



Ouvriers retirant  
un creuset du feu.  
Avril 1909  
Photo: Collection  
Parcs Canada

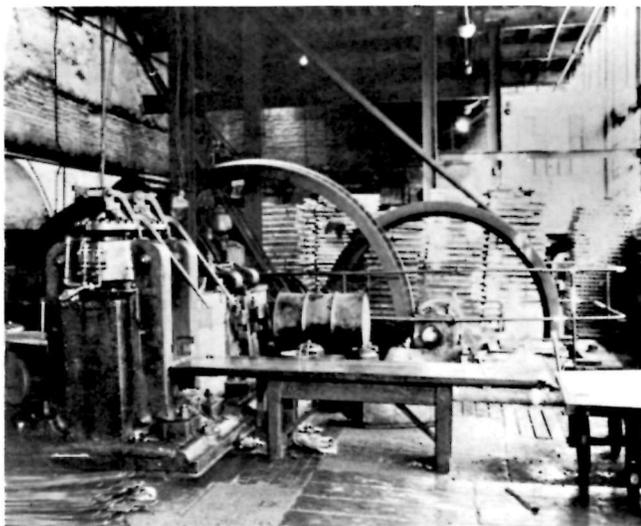
Quand il arrivait de travailler, maman disait: « Aujourd'hui, vous avez besoin de vous tenir tranquilles parce que papa a coulé de la fonte, du cuivre ». Puis là il se couchait à huit heures. Il arrivait fatigué, brûlé. . . Il nous contait ce qu'il avait fait dans la journée. Qu'il avait coulé du métal, du cuivre pour faire des balles. Puis les « pots », c'était pesant. Ils sortaient ça à deux hommes.

Puis les bottines, ça pesait 20 livres. Des grosses bottines en bois, des sabots qu'ils appelaient. Il fallait qu'ils s'enveloppent avec des morceaux de laine pour ne pas que la chaleur les traverse trop. Leurs pantalons là, même le feu prenait après eux autres. Il y a bien des fois, je l'ai vu aller malade. Il toussait la « boucane » de ça. C'était quasiment toxique. Il toussait quand il arrivait, c'était épouvantable. . . Il avait la figure rouge puis il toussait et je disais à maman: « Papa est malade certain. » Elle disait: « Ah! non, c'est parce qu'ils ont coulé aujourd'hui. » Il avait passé un examen à l'hôpital, puis le docteur avait dit à maman qu'il avait quelque chose sur un poumon. Perforation sur les poumons. Maman lui avait demandé si ça pouvait dépendre de son ouvrage et il avait dit que oui.

Marguerite Manney  
(fille d'Omer  
Marceau, 1909-  
1938)

## Le laminoir

---



Le laminoir.  
1941  
Photo Moderne Enr.

L'introduction du laminoir ou du « rolling mill » en 1900 permit une amélioration de la qualité des produits. Grâce à cette nouvelle machine, l'épaisseur des lames de cuivre pouvait être contrôlée.

La « rolling machine », c'est une machine pour travailler la « strip de copper » (lames de cuivre), pour qu'elle

Lucien Brousseau  
1939-1942

*soit toute de la même épaisseur dans le rouleau. C'est au millième. Il faut que ce soit très précis.*

*À tout bout de champ, il fallait prendre des mesures. Des fois le cuivre était plus dur, des fois plus mou. Quand on tombait dans une partie qui se trouvait plus molle, le rouleau écrasait plus le cuivre et il devenait plus mince. Il fallait surveiller ça. Il y avait une pression à donner au rouleau, mais il n'y avait rien pour l'arrêter en-dessous. C'était assez délicat.*

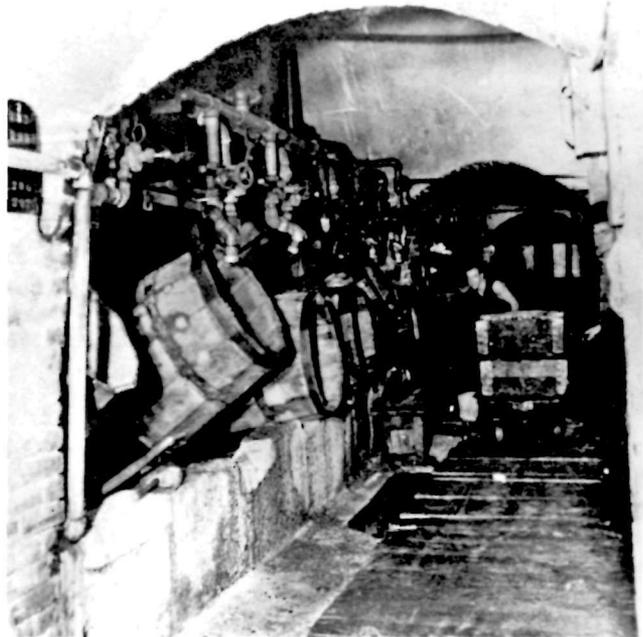
Lucien Brousseau  
1939-1942

*En travaillant sur le « rolling mill », la machine à amincir le cuivre, quand c'est arrivé à la fin du rouleau, il fallait avoir des gants. Les gants ne duraient pas longtemps, à force de travailler avec ça, c'est coupant. J'avais demandé des gants, mais il n'y en avait pas. Il fallait que je travaille quand même. Je travaillais nu-mains et je me suis coupé trois doigts.*

Lucien Brousseau  
1939-1942

## La salle de lavage

---



La chambre  
de lavage.  
1941

Photo Moderne Enr.

Les ouvriers qui connurent la salle de lavage de l'Arsenal ont encore en mémoire l'odeur particulièrement pénible qui se dégageait de cette section. Après chacune des étapes de production de la cartouche 0,303, il fallait laver les composantes et cette opération, destinée à éliminer l'oxyde de cuivre, s'effectuait à l'aide d'acide et de soude.

*C'était pénible travailler là. Les conditions n'étaient pas saines, de l'acide à plein nez. Ils lavaient ça avec de l'acide nitrique. Il n'y avait pas de système de ventilation. J'ai l'impression que le pire que j'ai pu voir, c'était la salle de lavage.*

Rosaire Bussières  
1941, 1945-1964

*Là, il y avait de l'eau, puis c'était un maudit département. Ils lavaient les « cases » dans les cuves. Ça c'était pas propre.*

Napoléon Rousseau  
1909-1942

*Au département du lavage, en bas, il y en a un qui s'était endormi sur sa chaise en attendant que le temps soit fait pour la brassée. Et un gars, pour faire une farce, pour le réveiller, il a pris une chaudière en pensant que c'était de l'eau. Et il lui a lancé ça en pleine figure, mais c'était de l'acide. Le gars en est mort. L'autre a été « clairé ».*

Lucien Brousseau  
1939-1942

## Les ateliers de mécanique

---

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, l'Arsenal comptait deux ateliers de mécanique dont l'un, situé dans les Nouvelles Casernes, pouvait donner du travail à une vingtaine de machinistes. L'autre, beaucoup plus vaste, abritait plus d'une centaine d'ouvriers spécialisés et logeait sous le même toit que la fabrique d'obus, au centre du Parc de l'Artillerie. Dans ces deux ateliers, plus de 300 outilleurs et machinistes se relayaient jour et nuit afin d'usiner les pièces des machines brisées ou défectueuses. On y fabriquait également les poinçons, les matrices et les nombreuses jauges nécessaires à la confection des composantes des cartouches et des obus.

*La plupart des machines pour fabriquer des cartouches ont été faites à l'Arsenal. Remplacer n'importe quelle*

Roland Renaud  
1937-1946

*pièce? Bien sûr, à partir de la base de la fonte du planage jusqu'au meulage, on faisait n'importe quoi. On travaillait d'après des plans. . . La précision, c'était pour faire l'outillage comme les poinçons.*

Rosaire Bussières  
1941, 1945-1964

*Au « workshop », ça consistait en toutes sortes de machines qui se brisaient. Il s'agissait de refaire les pièces, que ce soient des parties de machines. Il fallait dessiner pour pouvoir les réusinier et les réutiliser sur les machines, sur les presses. Disons que c'était le « workshop » qui voyait à l'entretien de toutes les machines.*

L'atelier de  
mécanique des  
Nouvelles Casernes.  
1942  
Photo Moderne Enr.



Le « grand » atelier  
de mécanique.  
1941  
Photo Moderne Enr.



Il y avait un plan qui avait été fait par les dessinateurs et il fallait qu'il soit fait au dix-millième. Les traits de crayon qu'il y avait là, il fallait pas qu'il y ait d'erreur. . . Là on plaçait notre plan sur une machine, un comparateur. Là on prenait notre « gauge » qui avait des mâchoires spéciales pour tenir le « gauge ». Par la lumière qu'il y avait en-dessous venait réfléter sur le dessin par en-dessous du dessin. C'était une vitre, et là on voyait les défauts qu'on pouvait avoir. S'il avait un défaut, il fallait le reprendre. Il fallait pas qu'il soit gros le défaut, parce que le « gauge » était « scrapé ». Il fallait en refaire un autre.

Lucien Brousseau  
1939-1942

## La pesée de la poudre

---

Une des opérations les plus délicates était la pesée de la poudre à insérer dans l'amorce et dans la douille des cartouches. Trop de poudre et la cartouche éclatait dans le visage du manipulateur de la carabine. Pas assez et la balle perdait de son efficacité.

*C'était fort (la cordite). C'était une senteur qui se dégageait de ça. Plus elle était fine, plus elle était forte. . .*

Pesée à la main  
de la poudre.

1902  
Photo: Archives  
publiques du Canada.



Marguerite Berthiaume  
1936-1938

*Parce qu'on avait mal au coeur, un mal de tête. Aucune aspirine au monde ôtait ce mal de tête-là. Puis on venait comme une personne droguée, comme on peut dire. On voyait plus rien. Dans ce temps-là il fallait s'en aller. On était malade.*

Yolande  
Catellier-Beaupré  
1939-1940

*On avait des sortes de planches. C'était troué. Il fallait remplir ça avec des genres de douilles avec des plombs. Ils appelaient ça des « caps » et des plombs.*

Alice Thibault  
1949-1951

*S'il avait fallu mettre un homme à notre place, il aurait fallu payer plus cher. Tandis que nous autres on pouvait pas avoir le salaire de l'homme, parce qu'un homme travaillait plus fort que nous autres. Il avait plus de responsabilités.*

## L'emploi des femmes

La main-d'oeuvre féminine présentait des particularités qui la rendit indispensable au bon fonctionnement de l'Arsenal. Les femmes faisaient preuve d'une patience à toute épreuve dans le domaine de l'inspection des balles et des douilles. Elles pouvaient passer de longues heures assises à une table de travail. Mais, par-dessus tout, elles constituaient une main-d'oeuvre à bon marché.

*On prenait les douilles. Il y avait les douilles et les balles. On regardait pour voir s'il n'y avait pas des égratignures ou quelque chose. S'il y avait quelque chose, on mettait ça au « scrap ». Les balles, on regardait si tout était égal ou s'il n'y avait pas quelque chose.*

Géraldine Parent  
1916-1938

*Pour l'inspection, on avait une lumière juste dans le front. On faisait l'inspection des douilles puis de la balle, les petits « caps » de cuivre. Pour l'examen du cuivre, c'est là que la vue a diminué. On avait toujours ça dans le front cette lumière-là.*

Annie Bertrand  
1927-1938



Groupe d'ouvrières  
s'affairant à  
l'inspection des  
douilles et des balles.  
1902  
Photo: Archives  
publiques du Canada.

Jacqueline  
Catellier-Gagnon  
1945, 1950-1954

*On prenait des balles comme celle-là, on les mettait dans notre main, on les tournait dans notre main pour les examiner et on les séparait. On les mettait dans des boîtes différentes.*

Yvonne Chrétien  
1914-1916

*Moi, je travaillais dans les petits plombs. On avait une grande planche de bois trouée, on entrait ça un par un dans ça. Il fallait que ça soit rentré sur le bon côté. Des fois ça échouait. . . Si le plomb était fendu, à ce moment-là on l'enlevait. Ou bien si c'était écrasé, parce que du plomb ça écrase facilement, on l'enlevait. On voyait ça à l'oeil.*

Lors de la Première Guerre mondiale, il s'avéra nécessaire pour accélérer la production d'augmenter la main-d'oeuvre féminine à l'Arsenal. Comme les ateliers de remplissage des plaines d'Abraham ne suffisaient plus à la demande, les autorités de l'Arsenal décidèrent de nicher dans le grenier des Nouvelles Casernes une centaine de femmes qui devaient s'occuper exclusivement de l'inspection des douilles et des balles. Il en fut de même lors du second conflit mondial alors qu'on logea à nouveau quelques dizaines de femmes dans le grenier des Nouvelles Casernes. À cette époque, les femmes mariées n'étaient toujours pas admises à travailler à l'Arsenal. C'est ainsi que pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle les ouvrières des ateliers de remplissage se recrutaient parmi les très jeunes filles ou les femmes d'âge mur, veuves ou célibataires.

Géraldine Parent  
1916-1938

*Ma soeur m'a dit: « Fais ton lunch et viens-t-en avec moi demain, tu vas rentrer. » Et ils m'ont pris tout de suite. On travaillait de 8 heures du matin à 9 heures du soir. J'avais sept cents et demie de l'heure. Je me levais à cinq heures moins quart le matin et je prenais le train de six heures qui venait de Sainte-Anne. Ça c'est l'hiver. Mais l'été, on prenait ça tout près, ici (Beauport). Ils appelaient ça les chars du Kent House. Je prenais celui de sept heures vingt et j'arrivais pour huit heures. Vers huit heures moins vingt j'étais rendue à mon ouvrage. Le plus dur c'était l'hiver. Parce que la neige on en avait! J'ai vu sur les Cove Fields: on ne marchait pas, on roulait pour rentrer.*



Ouvrière parmi les machines servant à l'assemblage des cartouches.

31 janvier 1928

Photo: Collection  
Parcs Canada

*Nous autres on rentrait par la rue McMahon, pour ne pas rencontrer les hommes et on montait direct au dernier étage.*

Yvonne Chrétien  
1914-1916

*C'est parce qu'ils avaient besoin de personnel qu'ils ont pris des femmes pour faire l'ouvrage qui était le moins fatigant, pas pour travailler sur les machines.*

Yvonne Chrétien  
1914-1916



Ouvrières employées à l'inspection et à la finition des balles.

Vers 1940

Photo: Collection  
Parcs Canada

*Les femmes, on n'avait pas le droit d'aller les voir. Le gars qui allait porter nos balles aux femmes, c'était un gars spécial, je ne sais pas trop quoi. Il prenait l'élévateur et il s'en allait dans les corridors et il allait déposer l'ouvrage qu'on avait de fait. Les filles sortaient entre midi et une heure, mais c'était clôturé. Alors, on allait leur jaser à la clôture.*

Alexandre Ratté  
1913-1917

*Les femmes qui travaillaient là, c'est pareil comme si vous étiez dans une prison. Elles étaient au troisième étage, puis il y en avait rien que deux qui avaient le droit d'y aller. Il y avait un carré qui s'ouvrait puis on demandait ce que vous vouliez. Puis là on rentrait les cartouches.*

Edmond Mecteau  
1914-1964

*Ça faisait deux ou trois jours que j'étais entrée. Là, les filles se sont mises à dire: « On va demander une augmentation. » Elles avaient fait une liste en ovale pour qu'il n'y ait ni commencement ni fin. Et j'avais marqué mon nom comme les autres. Il y en a qui n'avaient pas signé. Elles, elles ont eu deux ou trois cents et les autres sont restées au même prix.*

Géraldine Parent  
1916-1938

*On avait un nombre à faire par jour, mais quand on débutait ils nous le disaient. Ils nous donnaient une chance une couple de jours. Ils nous disaient comment faire pour arriver plus vite, puis comment mieux travailler pour arriver à en faire un plus grand nombre. Ça a toujours été ça. . . Quand ils voyaient qu'ils ne voulaient pas faire l'ouvrage puis qu'ils voulaient pas fournir, ils ne les gardaient pas.*

Marguerite  
Berthiaume  
1936-1938

*Des fois, on montait sur les buttes pour aller vers la Citadelle ou bien en s'assoyait dehors à l'ombre. Mais ça faisait pas long de midi à midi et demi.*

Géraldine Parent  
1916-1938

# Le recrutement

---

Au début du siècle, les engagements à l'Arsenal se faisaient sans complications. Ni entrevues, ni examens médicaux n'étaient imposés aux futurs employés. Il en fut ainsi jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale. À partir de ce moment, le travailleur qui se présentait sans recommandation avait peu de chances d'être engagé. Au milieu des années 1940 et pendant les années 1950, les dirigeants de l'Arsenal augmentèrent encore leurs exigences d'emploi.

*Le gardien, M. Houde, disait: « Aujourd'hui on n'a pas besoin de personne. Quand bien même vous resteriez, on n'a pas besoin de personne. » Mais les gars qui étaient tenaces, ils étaient mieux de rester parce qu'ils avaient la chance de dire: « Toi, tu es resté, tu veux travailler. Rentre. » On était tous en « following ». Puis là ils passaient et ils disaient: « On n'a pas besoin, on n'a pas besoin. L'autre qui est gros et grand, viens ici, toi, rentre. »*

Alexandre Ratté  
1913-1917

*Le contremaître disait: « Tu sais, tes amis de ton âge, bien, amène-les travailler demain matin s'ils veulent. » Puis là, il y avait une porte. On avait une passe, on rentrait et on disait: « Mon ami est à la porte. » « Comment est-ce qu'il est habillé? » Même qu'il apportait son « lunch » avant. « Oui, oui, on disait, apporte ton « lunch », c'est certain. » « Je vais-tu lui dire qu'il apporte son « lunch »? » « Oui, oui tu es certain de rentrer. » Ils nous passaient un examen. Le seul examen qu'ils nous passaient: lire couramment, les trois règles, la multiplication, l'addition, et la division. Pour voir si on n'était pas ignorant. Il fallait lire parce que là l'école commençait au mois de septembre. Voyez-vous ils disaient: « Il faut faire des sacrifices pour la guerre. »*

Edmond Mecteau  
1914-1964

*Il n'y avait pas d'examen médical dans ce temps-là. Ils nous regardaient les mains, si on avait mal aux mains ou si on avait les mains parfaites, en bon ordre, pas les mains toutes brisées. Puis là ils nous prenaient pour travailler.*

Marguerite  
Berthiaume  
1936-1938



Le personnel  
de la cartoucherie.  
9 novembre 1917  
Photo: Collection  
Parcs Canada

Roland Renaud  
1937-1946

*On se sentait en sécurité. On se disait: « On travaille à l'Arsenal, on n'ira pas à la guerre. » Au départ c'étaient les privilégiés qui rentraient à l'Arsenal. Ceux qui pouvaient rentrer là c'était par politique. Il en rentrait pas tellement. Plus on avait des postes de commande, plus on était sur la liste de recul pour être appelé à servir.*

Jacqueline  
Catellier-Gagnon  
1945, 1950-1954

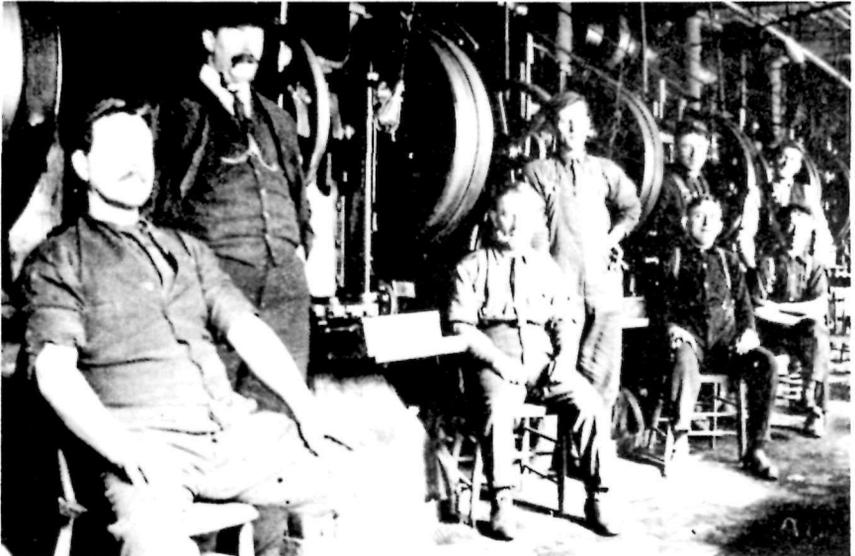
*Il a fallu passer un examen médical chez le docteur Fortier. C'est un examen complet, assez sévère. Surtout les jambes, au cas où les femmes soient obligées de travailler debout, pour pas que les femmes aient des varices. Moi, j'avais pas de problèmes, j'étais jeune. Puis les filles-mères se faisaient gronder à ce moment-là. C'est vrai, surtout quand elles passaient devant le médecin, il s'apercevait qu'elles avaient eu des enfants. Il lui demandait: « Qu'est-ce que t'as fait de ça? » Un paquet de questions. C'était mal vu. . . En 51, il a fallu que je le cache que j'étais mariée parce qu'on n'avait pas le droit d'être mariée. Il fallait être célibataire; il fallait pas le déclarer. Je l'avais camouflé. C'était Ottawa, ils pouvaient pas s'en apercevoir. J'ai pu le camoufler jusqu'en 54.*

## Le salaire et les heures de travail

---

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, l'Arsenal fédéral eut la réputation d'être un des meilleurs employeurs de la région de Québec. En raison de son statut d'organisme gouvernemental, on le savait à l'abri des risques qui guettaient l'entreprise privée. Ainsi, une certaine sécurité d'emploi, des salaires comparables à ceux que versait l'industrie privée et la quasi impossibilité de fermeture pour cause de faillite en faisaient un employeur de choix. C'est sans doute pour ces motifs que l'Arsenal fédéral connut une stabilité remarquable au niveau des ouvriers spécialisés. Par ailleurs, l'entreprise gouvernementale n'offrait pas à ses employés de meilleures conditions de travail que l'industrie privée. Pas de vacances, de longues heures de travail et l'absence de sécurité au travail, tel était le lot de l'ouvrier de l'Arsenal au début du siècle, au demeurant des conditions bien semblables à celles de tous les ouvriers de l'époque.

Groupe de  
machinistes.  
Vers 1915  
Photo: Collection  
Parcs Canada



*On commençait à sept heures le matin, puis on finissait à six heures le soir. Ils nous donnaient \$0,10 de l'heure. Ça, c'était un salaire.*

Edmond Mecteau  
**1914-1964**

*\$3,35 par semaine quand j'ai tombé à salaire. J'ai travaillé à la « job » avant sur des machines. On faisait de la production, c'était tant de la boîte. C'était \$0,40 de la boîte, je pense. Quand elle était pleine, la boîte pesait 120 livres.*

Rosario Grenon  
**1904-1946**

*Le vendredi soir, on était payé le vendredi soir, on avait une enveloppe qui avait servi toute la semaine pour poinçonner. Ils marquaient le montant. L'argent n'était pas en chèque, c'était de l'argent solide.*

Louis-André Martin  
**1910-1912**

*Si on arrivait en retard, les portes étaient barrées puis on rentrait pas. . . Il fallait revenir l'après-midi ou le lendemain. Si ça arrivait trop souvent, on se faisait suspendre.*

Rosario Grenon  
**1904-1946**

*On avait des horloges. On avait deux enveloppes. Une simple, puis une enveloppe sur laquelle le temps était marqué dessus. Il fallait « puncher » quatre fois par jour. Si j'arrivais à huit heures et cinq, huit heures et deux, huit heures et trois, la porte était fermée. Le criard était final. On s'en allait chez nous.*

Lucien Gagnon  
**1913-1927**

*En 32, on a fermé deux ou trois mois, en 33 on a fermé moins longtemps. . . On a fermé trois années de file. Ça faisait pas l'affaire du monde ça. . . Il y eu des élections en 34, 35. Bennett s'est fait battre, King a repris la place. Après ça, ça a marché.*

Louis-Philippe  
Lamontagne  
**1930-1944**

*Quand il y avait quelque chose qui n'allait pas, si un ouvrier faisait quelque chose de travers, il était suspendu pour quinze jours, trois semaines.*

Rosario Grenon  
**1904-1946**

*On n'était pas capable d'avoir des augmentations. Quand on en avait, ça prenait deux, trois puis quatre ans pour avoir une cent de plus de l'heure, une cent de l'heure ! J'ai été des années, moi, comme tous les autres employés à avoir deux cents de l'heure au bout de plusieurs années.*

Napoléon Rousseau  
**1909-1942**

*Mais vous savez pas la récompense qu'y vous donnaient après 25 ans? Ils vous donnaient \$0,05 de l'heure de plus, après 25 ans de service. Imaginez-vous, 25 ans à travailler pour avoir \$0,05 de plus!*

Edmond Mecteau  
1914-1964

*Ils nous ont demandé de travailler de toutes nos forces. C'était sérieux. Quand la France a cédé, c'était grave, ils étaient énervés à la côte du Palais. L'effort de guerre. Continuez ! Ils nous encourageaient, la guerre est pas perdue. On la perdrait pas non plus. Ils ont gagné. On a travaillé pour. Il fallait faire notre effort nous autres aussi. Ceux qui étaient sur le front étaient pires que nous autres.*

Louis-Philippe  
Lamontagne  
1930-1944

*Le bruit des presses, c'était affreux. . . Surtout que c'est des presses hydrauliques. Ça, ça étirait du cuivre, puis ça forçait des fois. On était à la barrière et on les entendait. Surtout quand on rentrait à trois heures trente. C'était une belle période; les portes et les fenêtres étaient ouvertes, on entendait les fameuses presses. Il y avait du bruit.*

Raymond Binet  
1952-1956

*J'avais à peu près 2 400 à faire, moi par jour. Pour le faire, il fallait pas perdre de temps. On n'allait pas aux toilettes cinq fois l'avant-midi et cinq fois l'après-midi. Parce qu'il fallait les préparer nos quarante millimètres. Il fallait les passer à l'air pour ôter les graines, puis la mettre dans la machine ou bien la sortir, puis l'empiler dans une boîte à côté. Quand la boîte était pleine, ôter celle-là et en ramener une autre. Pour arriver à faire les quotas qu'ils demandaient, il fallait travailler.*

Raymond Binet  
1952-1956

# L'emploi des jeunes garçons

---

À l'Arsenal, comme dans beaucoup d'autres entreprises, la main-d'œuvre à bon marché ne comprenait pas que des femmes mais aussi un groupe important de jeunes garçons âgés de 12, 13 ou 14 ans.

*J'ai commencé en 1909, dans le mois de juin, je crois, j'avais à peu près douze ou treize ans. Puis on rentrait là, on fournissait les machines. Ça nous donnait \$0,10 de la boîte. À la fin de la semaine, ça pouvait nous faire \$1,75 à \$2,00 pour la semaine.*

Napoléon Rousseau  
1909-1942

*J'ai commencé comme petit garçon. Ils nous engageaient avec un salaire fixe à \$3,50 pour manoeuvrer les machines. Pas à conduire, mais fournir les machines. Ils nous gardaient là quelques semaines. Puis aussitôt qu'on devenait assez habile, ils nous embarquaient sur une machine pour faire les opérations des cartouches. Sur la machine, ils nous laissaient encore quatre ou cinq heures par semaine jusqu'à temps qu'on soit assez habile pour fournir la machine qui nous donnait plus. La machine nous donnait pas plus que trois boîtes par jour, à \$0,35 la boîte ce qui faisait \$1,00 et quelque chose. Mais samedi après-midi on travaillait pas. Ça faisait \$6,00 par semaine.*

Louis-André Martin  
1910-1912

*Pour ces machines-là, il faut être très habile. Il y a pas un homme dans trente ans ou vingt-cinq, trente ans qui pouvait fournir ces machines-là. Ça prenait des enfants. Je crois bien qu'à la longue ils en seraient venus à bout. Cette roulette-là virait aussi vite qu'un « record » de gramophone. Ces trous-là étaient distancés à peu près d'un demi-pouce chaque. Notre boîte était devant nous autres. Il faut nous servir de nos deux mains tout le temps pour fournir cette machine-là.*

Louis-André Martin  
1910-1912

*Douze ans, treize ans, c'étaient tous des petits gars qui travaillaient là-dessus. Puis, on fournissait les machines à la main. On mettait les cartouches dans les machines. C'est comme ça que ça marchait. Quand la boîte était*



*finie, on prenait une autre boîte. On était payé tant de la boîte. Après ça, on a grandi naturellement. Puis là on devenait « trucker ». C'était pour charroyer les boîtes avec un « truck » à la main. Ça, ça donnait \$4,00 par semaine. On était content d'avoir cette place-là parce que ça nous donnait plus cher.*

Napoléon Rousseau  
1909-1942

*Ah! ça jouait dans l'usine. Donne une tape ici, donne une tape par-là. C'est agaçant des petits garçons entre eux autres. On avait beaucoup d'énergie à dépenser. Pas parce qu'on mangeait beaucoup, mais on avait de l'énergie pareil.*

Louis-André Martin  
1910-1912

Groupe de jeunes employés.  
Vers 1915  
Photo: Collection  
Parcs Canada



Groupe d'employés  
de la Cartoucherie.  
Vers 1938  
Photo: Collection  
Parcs Canada

## La sécurité au travail

Les accidents de travail étaient fréquents à l'Arsenal fédéral, comme dans toute usine du même genre, et ce n'est qu'à partir de 1903 que les employés purent compter sur les soins d'un médecin permanent. Pour une cartouche, les déflagrations majeures ne furent pas aussi nombreuses qu'on aurait pu s'y attendre. Il se produisit cependant plusieurs accidents mortels et, à cause de l'emplacement des ateliers, les habitants du quartier craignaient toujours une explosion grave. C'est avec soulagement qu'ils apprirent la fermeture en 1938 des ateliers des plaines d'Abraham et en 1964 de ceux de la côte du Palais.

Le 12 janvier 1899, l'explosion d'un sac de fulminate de mercure que l'on faisait sécher sur une table chauffante sema l'émoi dans la presse locale. Bien que la déflagration ne fit aucune victime, le grand public prit pour la première fois conscience du danger que représen-

taient les ateliers des plaines d'Abraham. Trois ouvriers, un peu plus bavards que les autres et qu'on avait remerciés de leurs services, s'adressèrent à quelques reporters et les journaux locaux soulevèrent une polémique mettant en cause la compétence des directeurs de l'Arsenal.

Le 17 octobre 1907, une des fournaies à recuire explosa. Alfred Boucher, un ouvrier employé à la salle de lavage, fut littéralement décapité par la porte de cette fournaie. Trois de ses compagnons subirent des blessures.

*Boucher s'est fait tuer, la fournaie avait sauté. C'était des « drums » qui rentraient dans une fournaie puis ça brûlait. C'était pour faire brûler les charges; il y avait comme des tubes qu'ils avaient mis là. Il y avait plus de poudre que de cuivre, puis quand ils mettaient ça dans le « drum », ça chauffait. La fournaie éclatait; la porte de la fournaie avait décollé puis était venue couper la tête d'un gars.*

Rosario Grenon  
1904-1946



Les débris de la chambre de séchage après l'explosion du 12 janvier 1899. À l'arrière-plan, on aperçoit les cibles servant aux épreuves de qualité des cartouches.  
**Janvier 1899**  
Photo: Archives publiques du Canada.

Géraldine Parent  
1916-1938

*Mon frère, il se trouvait à la fonderie. Il y avait eu un accident là. Les déchets de cartouches, de douilles, ils brûlaient ça dans la fournaise. Ç'a l'air qu'il y en avait qui étaient chargés au travers. Il avait un de ses amis qui se trouvait là, près de la fournaise quand ça a sauté. La porte s'est arrachée puis il (Boucher) a eu le cou coupé. Quand mon frère est revenu ici le soir, il avait pas l'air comme d'habitude. Il nous avait conté ça. Il était effrayé de ça, il disait que c'était effrayant.*

Le 10 octobre 1927, l'explosion d'une caisse d'amorces entraîna la mort des ouvriers Dion et Langlois qui la déplaçaient. Ils furent propulsés à travers le toit du bâtiment dans lequel ils travaillaient.

Géraldine Parent  
1916-1938

*Il était dix heures du matin. Je m'en allais faire chauffer l'eau. J'ai vu M. Langlois. C'était la première fois qu'il recommençait à travailler ce matin-là, parce qu'il avait été suspendu. Il attendait M. Dion. J'ai parti de là quand M. Dion est arrivé. Il y avait un bout de chemin à faire. Je venais justement de fermer la porte quand j'ai entendu boum!, puis plus rien. Je suis revenu là, M. Dion n'était pas plus gros que ça, on aurait dit que c'était une poche. M. Grenier est arrivé et m'a dit: « Va-t-en, tout à coup qu'il y aurait d'autres explosions. » Toutes les autres employées étaient rendues à la barrière.*

Annie Bertrand  
1927-1938

*C'était du « scrap » qu'on appelle, qu'ils devaient aller jeter au fleuve. Ç'a été négligé, ils n'ont pas été jeter ça. Quand ils sont rentrés le matin, en manoeuvrant la boîte, ils l'ont frappée, puis ça a fait explosion. Un a passé à travers une couverture, Tommy Dion. On prenait le linge, puis il avait plus rien dedans. Le lendemain, on trouvait des morceaux de bois avec des nerfs. . . Ça a fait dur!*

Manipuler poudre et cartouches chargées comportait certains risques. C'est d'ailleurs ainsi qu'un très grand nombre d'accidents se produisirent à l'Arsenal. Mais il arriva également que l'utilisation des machines entraîne des blessures graves chez les ouvriers.

*Brûlé avec de la poudre, c'est pas comme une autre brûlure. Le dessus est brûlé, ça fait comme une croûte. Le dessus ils ont été obligés de m'ôter ça pour faire de l'air, pour faire sécher ça.*

Lucien Gagnon  
1913-1927

*Un nommé Miller, il s'est fait arracher un bras. Il s'en allait avec une boîte de cartouches, une boîte de capsules, des « caps » autrement dit. C'était du fulminate là-dedans. Un moment donné c'est parti. Il s'est fait arracher le bras.*

Louis-Philippe  
Lamontagne  
1930-1944

*Il y avait une presse pour faire des boîtes pour paqueter des cartouches dedans. C'était à pédale ça. Sans toucher à la pédale, la presse est partie. Il s'était écrasé toute la main, il y avait plus rien.*

Lucien Gagnon  
1913-1927

*J'ai vu une fille qui avait de grands cheveux qui avaient tourné dans la courroie. Elle s'était fait enlever le dessus de la tête. . . Je suis venue pour la regarder. Je me suis aperçue que le dessus de la tête était rouge. J'ai crié. Ils sont venus la chercher. Après cela, ils sont venus chercher les cheveux, il était trop tard. Il a fallu qu'elle porte une perruque la balance de sa vie.*

Jacqueline  
Catellier-Gagnon  
1945, 1950-1954.

*La grosse « strap » montait puis moi je ne savais pas que c'était dangereux. . . La sonnette était sonnée pour arrêter de travailler, puis je me suis passé le bras par-dessus la machine. Puis l'autre fille devant moi criait à mort. Elle n'a pas perdu connaissance puis c'est juste. Là la machine est venue puis elle m'a poignée. Heureusement que j'avais des petits os. Ça a arrêté sur ça. J'ai arrêté la machine juste à temps, le bras me serait parti. Je suis venue le bras noir, bleu, de toutes les couleurs. Ils m'ont envoyée voir le docteur. . . Il m'avait examinée puis il m'a dit de mettre des compresses d'eau chaude. J'ai dit: « Ça me fait mal! » Ça enflait puis ça venait bleu. Il dit: « Inquiète-toi pas, va-t-en chez vous, mets-toi des compresses d'eau chaude puis tu viendras me revoir dans une semaine. » Au bout d'une semaine, il me dit:*

Marguerite  
Berthiaume  
1936-1938

*« Tu as encore le bras trop magané, trop enflé; tu reviendras dans quinze jours. » Je n'étais pas capable de bouger. Ça m'a fait à peu près trois semaines chez nous.*

**This brochure is also available in english.**

**Publié par Parcs Canada avec l'autorisation  
de l'hon. John Roberts,  
ministre de l'Environnement.  
Publication Parcs Canada n° QS-F080-000-FF-A1  
© Ministre des Approvisionnement  
et Services Canada 1980  
No. de catalogue: R64-112/1980 F  
ISBN: 0-662-90661-6**



**Parcs  
Canada**

**Parks  
Canada**